

XVIII

Aubin, depuis la mort de la marquise, s'était remis au travail avec une fébrile ardeur. Tout en rédigeant le journal local, ce qui n'était qu'une médiocre besogne, il avait achevé la *Légende de Brébion*, élargie, refondue, ciselée avec amour.

Ses aptitudes littéraires s'y développaient en cotoyant le côté historique dont il allait tenter de se faire une spécialité.

Durant plusieurs siècles, les Brébion avaient été tellement mêlés à l'histoire de France, que le mémorial de cette glorieuse famille était presque un mémorial de notre vieille monarchie.

Quand il montra le manuscrit à l'abbé, le modeste savant en pleura de joie. Etienne, rayonnante, écrivit à Me Trébois :

"J'ai besoin de la somme nécessaire pour faire éditer à Paris, immédiatement, un ouvrage historique, en un volume, avec cartes, plans et gravures. Veuillez, monsieur, l'envoyer à M. Aubin Vial, pour qu'il fasse le voyage de Paris."

Deux jours après la promenade du Lison, une somme de cinq mille francs tombait comme un oiseau magique dans le nid bizarre, suspendu à la *Tour matresse*, dont Aubin avait fait sa cellule.

Quoique, depuis le décès de la châtelaine, il eût fixé son domicile chez le libraire salinois, le jeune homme venait encore parfois se retremper dans ce réduit toujours cher.

"Qu'est-ce, qu'avez-vous ordonné, ma chère Etienne? demanda-t-il, en ouvrant le group d'où s'échappa une pluie d'or.

— Prenez, c'est une avance pour aller à Paris faire imprimer la *Légende*.

— A Paris!... m'éloigner!...

— Oui, pour rapporter les prémices d'un nom.

— Que rêvez-vous donc pour moi, bonne petite sœur?

— Le bonheur plus que la gloire, Aubin.

— Mais alors...

— L'un peut vous conduire à l'autre.

— Jamais, hélas!

— Homme de peu de foi!" dit-elle avec un de ces angéliques sourires dont elle reconfortait les cœurs attristés.

Simplement, il accepta ce qui lui était si affectueusement offert. Après une lutte très-courte avec la raison, il obéit à son aimable conseiller et partit pour Paris le soir même, laissant tout son cœur à Brébion, ou plutôt à l'hôtel de Saint-Ebre.

Paula n'en bougeait guère, en effet, attendant que sonnât l'heure de répondre par un refus à la demande de M. de Momprin.

Caprice ou coquetterie, insouciance ou cruauté, la belle Paula ne daigna pas s'expliquer avant le double départ d'Aubin pour Paris et de Maxime pour Poligny.

A l'un, elle ne voulait pas causer de joie; à l'autre, il lui plaisait de laisser quelqu'inquiétude.

Les âmes étroites ont de ces satisfactions égoïstes qu'elles s'accordent sans se préoccuper de la charité qu'elles blessent, ni de la religion qu'elles offensent. Le moi est sur un trône et l'encens fume. N'est-ce pas suffisant?

Cette décision de Paula, concise et sèche, apporta au nouvel honorable des émotions infiniment moins agréables que celles dont avait été couronnée sa laborieuse candidature.

La quinzaine avait été mouvementée.

Nous ne saurions affirmer, pourtant, qu'il en ressentit un chagrin profond, durable. Du moins, son dépit en fut-il assez vil pour flatter la croissante vanité de la jeune fille.

S'allier à la vraie noblesse avait fortement séduit son ambition de parvenir. Il lui fallait désormais chercher ailleurs l'épouse assez noble pour imposer, par l'exemple, l'adoption de sa fantaisie particulière, et suffisamment pour dorer son siège à l'Assemblée.

M. de Momprin éprouva surtout le regret de n'avoir pas sollicité la main d'Etienne au lieu de celle de Paula. Nul doute que la fille laide n'eût accepté avec empressement, ce qui lui eût donné tout d'abord le bénéfice moral du désintéressement, et, bientôt après, le bénéfice matériel d'une fortune superbe.

"Je suis un grand sot!" se dit-il avec une conviction bien méritoire. Si j'essayais!..."

Quelle que fût son audace habituelle, le malheureux éconduit n'osa pas tenter une volte-face aussi crue, et la pauvre Etienne ne reçut pas l'affront d'une demande immédiate.

Le jeune M. Eusèbe Trébois, qui portait haut le culte de la prudence, comptait les jours avec angoisse, écoutait les échos salinois avec terreur.

N'allait-il pas apprendre quelque jour que Mlle Etienne, subitement embellie, redressée, rendue désirable, avait accordé sa petite main maigriotte, si peu sollicitée jusque-là, à quelque prétendant privilégié?

Or, Eusèbe s'était promis, le soir même où, dans l'appartement de l'abbé Joumel, le second testament lui fut donné à lire, que cette proie splendide ne lui échapperait pas.

Et voyez comme l'instinct peut servir parfois un apprenti notaire. Lui, qui n'avait ni beaucoup de tact, ni grande délicatesse, il sentit que demander brusquement Etienne ne serait pas le moyen de l'obtenir.

Non qu'il comprit rien à cette âme tendre, facile à froisser; mais, parce qu'il lui paraissait plus sage de jouer la comédie sentimentale auprès d'une jeune fille laide qu'auprès d'une jolie figurine de Keepsake.

Quoiqu'en dise, les jolies figurines sont plus aveugles que les jeunes filles dont la Providence a orné l'âme, mais l'âme seulement.

C'est pourquoi le jeune homme trouva dans

cette même quinzaine une infinité de prétextes, tous excellents, tous indiscutables, pour venir à Brébion.

Le bon abbé Joumel s'émerveillait de sa complaisance, de son activité, de son zèle.

"Vous doublerez les affaires de l'étude paternelle en peu de temps!" lui disait-il avec une sincère admiration.

(La suite au prochain numéro.)

## FAITS DIVERS

EXÉCUTION.—A midi et demi, hier, Van Dyke a été pendu dans la prison de Canton (New-York). Après la lecture du mandat d'exécution et la récitation des prières, le condamné a adressé les paroles suivantes aux spectateurs qui étaient devant l'échafaud :

"Je désire dire quelques mots à ces messieurs, à chacun et à tous, aux vieux et aux jeunes. Evitez la mauvaise compagnie et les liqueurs. Evitez la mauvaise compagnie parce qu'elle mène à quelque chose de pis. Puisse Dieu avoir pitié de ma chère âme! Je ne suis pas coupable, et je n'ai aucune frayeur de comparaître devant Dieu cette après-midi."

INCIDENTS DU JOUR DE L'AN.—Le 1er janvier, le vapeur *Longueil* a fait une excursion dans le bas du fleuve vis-à-vis les îles de Boucherville, et était de retour avant six heures de l'après-midi.

Pareille chose ne s'était jamais vue, dit-on. On a distribué aux voyageurs une médaille sur laquelle on lisait ce qui suit : "En mémoire d'une excursion sur le Saint-Laurent.—Vapeur *Longueil*. Montréal, 1er Janvier 1878."

Sur le revers on lisait : "To celebrate an excursion on the St. Lawrence, 1st January, 1878."

—On nous écrit de Rimouski :

"Hier soir, Monseigneur Langevin a profité de la réunion d'un grand nombre de prêtres qui étaient venus lui présenter leurs respects à l'occasion de sa fête patronale, pour leur annoncer les noms des prêtres qu'il avait choisis pour être les chanoines de sa cathédrale. Ce sont :

M. le grand-vicaire Edmond Langevin, Prévôt du chapitre, et les Révérends Messieurs :

Ls. Desjardins, Archiprêtre, curé du Bic ;

J.-B. Blanchet, curé de Sainte-Luce ;

M. Bilodeau, curé de Saint-Anaclet ;

D. Vézina, curé des Trois-Pistoles ;

P. C. A. Winter, curé de l'Île-Verte ;

J. J. Auger, curé de Saint-Germain de Rimouski ;

0. Normandin, directeur du grand séminaire ;

F. E. Couture, Préfet des études ;

J. O. Simard, directeur du petit séminaire ;

M. C. A. Carbonneau, secrétaire de l'évêque."

UN MARI VIOLENT.—On lit dans le *Courrier des États-Unis* :

"Le mariage de Joseph Johnson avec Florence Benedict a été célébré par le Rév. Henry Ward Beecher, il y a un an au plus. Les deux époux appartiennent à des familles respectables et très-riches. M. Johnson, père du mari, est l'un des propriétaires de la ligne d'omnibus de la vingt-troisième rue et Seconde avenue. M. Benedict, père de la femme et beau-père du colonel Henry Beecher, est un négociant retiré et habite une maison somptueuse, No. 43 Monroe street, à Brooklyn Heights. Les nouveaux mariés furent installés par leurs parents dans une jolie résidence luxueusement meublée, au No. 233, vingt-deuxième rue ouest. Ils avaient la jeunesse, la fortune, la santé, de bonnes relations sociales; il semblait qu'aucune condition ne manquât pour assurer une union longtemps heureuse. Toutes ces perspectives de félicité conjugale ont été gâtées par le caractère du jeune époux qui, parait-il, a élevé "à l'américaine." Tout enfant, il avait à sa disposition autant d'argent qu'il en désirait, et il faisait, comme on dit, ses quatre volontés. Son père était de ceux qui subissent et exigent que leur entourage subisse tous les caprices des bambins, sous prétexte que la résistance à leurs plus extravagantes fantaisies risquerait de briser pour jamais leur fierté et leur force de caractère. Beaucoup d'enfants riches et même pauvres de New-York sont élevés dans ces idées.

Pendant près d'un an, Mme Florence Johnson a supporté les actes tyranniques, les emportements et les violences qui étaient le fruit naturel de l'éducation de son mari. Mais au commencement de la semaine passée, à bout de résignation et craignant pour sa sûreté personnelle, elle est allée avec son baby chercher un refuge dans la maison de son père, M. Benedict.

Avant-hier, Joseph Johnson est allé à Brooklyn Heights, a sonné à la maison No. 43 Monroe street, et a été introduit dans le salon, la famille étant à dîner. M. Benedict, informé que le visiteur était son gendre, s'est levé de table pour aller le rejoindre. Il l'a abordé affectueusement, lui a donné une poignée de mains, et faisant une allusion au désaccord avec sa femme, il a exprimé l'espoir que ce n'était qu'un petit malentendu; rien ne leur manquait pour vivre heureux ensemble; ils allaient sans doute reprendre l'existence commune. Le jeune homme, qui écoutait cette admonition paternelle avec des signes d'impatience nullement déguisés, a interrompu violemment en criant "au vieux" de se mêler de ses affaires. Il n'était pas venu pour entendre ses radotages, mais pour parler à sa femme, et il ne partirait pas sans l'avoir vue.

M. Benedict, habitué de longue date aux impertinences de son gendre, ne s'en est pas ému, et supposant que la vue de sa femme le calmerait, il est allé la prier de venir avec le baby. Dès qu'elle a paru, il lui a notifié qu'il était

venu pour chercher l'enfant et qu'il comptait l'emmener avec lui. La jeune mère ayant répondu qu'elle ne voulait pas se séparer du baby, l'irascible Joseph a bondi sur ses pieds, sorti un revolver de sa poche et rugit ces mots : "Je vais vous tuer!" Elle s'est sauvée, sachant qu'il en était capable. Il l'a poursuivie, et se penchant sur le palier de l'escalier qu'elle descendait précipitamment, il a fait feu. La balle, traversant l'épaule droite de Mme Johnson de haut en bas, est ressortie au-dessous du sein. Les sœurs de la blessée, accourues au bruit de la détonation, l'ont aidée à gagner une salle du rez-de-chaussée, où on l'a enfermée à clef pour la mettre à l'abri d'une nouvelle tentative de meurtre. Des policemen, appelés par les domestiques, ont désarmé le forcené, qui se débattait avec fureur et criait d'un ton indigné qu'il ne voulait pas qu'on lui prit son pistolet, attendu que c'était sa propriété. On le lui a pris quand même, et on l'a conduit à la station. C'est la première fois de sa vie qu'il a été contraint de faire un acte contraire à sa volonté, et il semblait confondu de l'audace des officiers de police. Du reste, il n'a pas manifesté l'ombre d'un regret. Les médecins croient que la blessure de Mme Johnson n'est pas dangereuse. M. Benedict a déposé une accusation de tentative de meurtre contre son gendre, qu'il considère comme incorrigible. Cependant, il n'a que 20 ans.

Le prisonnier a été amené hier devant le juge Walsh. Son attitude indifférente offrait un contraste frappant et peu à son avantage avec l'air abattu et désolé de son père, qui était parmi les assistants. En réponse à la demande du juge s'il avait quelque chose à dire, un avocat, M. Richardson, a déclaré qu'il préférait ne rien dire pour le moment. Il a aussi informé la cour que le général Tracey, retenu comme conseil par l'accusé, ne sera pas libre de cette semaine. En conséquence, l'interrogatoire de Joseph Johnson a été ajourné au jeudi 3 janvier."

—Un malheureux jeune homme, le peintre américain Leylan, est mort dernièrement à Paris, dans des circonstances bien dramatiques. Quelques journaux ont dit à tort qu'il s'était suicidé. Voici comment la mort est survenue.

M. Leylan travaillait dans son atelier du boulevard Clichy, à un tableau "une *Ribauda*," qu'il devait présenter au Salon de 1878. Vers neuf heures, il mit le modèle au repos. Ce modèle était une jeune fille de vingt-cinq ans, qui changea sa pose sur le signe du peintre, et se mit à regarder en l'air.

Pour se distraire, M. Leylan décrocha dans la panoplie qui orne son atelier, un joli revolver américain, à lui donné par ses parents, et avec lequel tous ceux qui l'on connu savent qu'il aimait à faire joujou.

—Tiens! cria-t-il en plaisantant à son modèle féminin, je vais tirer sur toi.

—Oh! non, cria la jeune fille effarée; j'ai trop peur. Vous allez me tuer.

—Mais il n'est pas chargé, petite folle. Tiens, regarde plutôt!

Et au même instant, le jeune Américain se tirait un coup de pistolet, qu'il croyait déchargé, dans le milieu du front: l'arme contenait sa cartouche et sa balle.

Il tomba raide mort.

Aussitôt arrivèrent ses amis et ses compatriotes. Le corps du pauvre jeune homme a été embaumé et transporté à New-York.

UNE LACHE ATTAQUE.—M. J. E. Tétu, agent d'immigration à Dufferin, en voyant la petite guerre sournoise que lui font certains correspondants de journaux, pensait bien qu'il avait des envieux convoitant sa position pour eux-mêmes ou quelqu'un de leurs amis, mais il s'aperçoit aujourd'hui qu'il a même des ennemis qui en veulent à sa vie.

Le 10 du mois dernier, vers 7 h. du soir, venant du Manitoba House, Winnipeg, et se rendant chez M. Gouin, il rencontra près de la rue York, un individu à mine suspecte, qui revint presque aussitôt sur ses pas, et s'approchant de lui à la sourdine, bondit tout à coup à sa droite, et lui plongea violemment un poignard dans la poitrine. L'arme meurtrière traversa son gilet, sa chemise, sa sous-chemise de laine, et pénétra environ deux pouces dans la chair. Au moment où le coup était porté, M. Tétu leva instinctivement le bras et fit dévier le poignard qui entra obliquement dans le côté gauche de la poitrine. Si le poignard eût pénétré directement, la lame aurait probablement atteint le cœur et le coup aurait été fatal. Le choc du bras de l'assaillant sur le côté droit fut si violent que M. Tétu fut renversé par terre. Il cria au secours: mais le misérable siccaire prit ses jambes et détala sans laisser son adresse.

La victime de ce lâche attentat parvint à se rendre chez M. Gouin, où le Dr. Gauthier fut immédiatement mandé. Il pansa la plaie; mais M. Tétu, qui est sujet au battement de cœur, eut une attaque très-sérieuse de cette maladie, et un instant sa vie fut considérée en danger. M. Tétu n'a aucune idée des causes qui ont pu motiver une telle attaque.—*Le Médis*.

—Un bien triste accident est arrivé en cette ville, dans une cour de la ruelle Pichette, près de la rue Guy, le jour de l'An. Un nommé Charles Lefebvre, demeurant ruelle Barré, passa la journée avec son beau-père, ainsi que sa femme et quatre petits enfants. Il prit quelques verres de boissons, dit-on, mais non pas assez pour le rendre ivre. Peu avant les neuf heures du soir, on lui demanda de chanter une chanson, et il s'empressa de se rendre au désir de sa famille. Il dit ensuite à sa femme qu'il était temps de se préparer à partir, et sortit avec son beau-frère. Lefebvre commença à descendre l'escalier conduisant dans la cour, lorsque tout à coup le pied lui glissa, et, perdant l'équilibre, il

tomba la tête la première. Lorsqu'on le releva, on constata qu'il s'était infligé une blessure grave à la tête, et avait perdu connaissance. On le transporta dans la maison et un médecin fut aussitôt mandé. L'infortuné expira quelques heures après l'accident en dépit des secours de l'art. Mercredi après-midi, le coroner Jones tint une enquête, et le jury rendit un verdict de "mort accidentelle." Le défunt était âgé de trente-six ans.

## Sommaire des nouvelles étrangères de la semaine

ANGLETERRE

Londres, 29 décembre.—La *Pall Mall Gazette* publie un remarquable article qui va créer une grande sensation en Europe. Il est intitulé : "La perspective à l'étranger," et en voici la substance :

"L'horizon politique est toujours sombre, et les nouvelles que donnent les journaux, ce matin, ne sont pas de nature à calmer l'inquiétude qui s'est emparée des esprits les plus calmes. Il est très-rare que le Conseil des Ministres se réunisse pendant la semaine de Noël. La réunion d'hier a été convoquée d'urgence. Quel était l'objet de cette convocation? Les nouvelles de ce matin nous l'apprennent. De Saint-Petersbourg, de Vienne et d'autres capitales arrivent les nouvelles les plus inquiétantes au sujet de l'attitude de la Russie."

L'article parle ensuite des armements de l'Allemagne, et se termine ainsi :

"Personne ne peut nier que presque toutes les nations européennes s'arment en guerre, et que toutes prennent un intérêt des plus vifs à la situation. Et c'est en présence de pareils faits que nous lisons tous les jours des lectures adressées au gouvernement, et lui recommandant de fermer les yeux, le menaçant même de la colère divine s'il cherche à se prémunir contre les périls qui le menacent. Or, il faudrait que le ministre fût aveugle pour ne pas prendre ses précautions comme tous les autres pouvoirs européens. Ce serait une folie de la part d'une nation riche comme l'Angleterre, qui a tant d'intérêts à protéger, de ne pas se tenir prête à figurer dans un conflit qui peut, d'un moment à l'autre, embraser toute l'Europe."

Londres, 31.—Le parti qui veut la guerre va en augmentant en Angleterre.

Un télégramme nous dit que quant à l'Angleterre, si on l'oblige à faire la guerre, elle est capable de protéger ses intérêts et d'insister pour avoir la paix entre les partis actuellement en guerre, et cela, contre toutes les forces de la Russie ou celles de toutes les puissances qui voudront la supporter.

Londres, 31.—Deux grandes assemblées, en partie composées de la classe ouvrière, ont eu lieu sur le carré Trafalgar avant-hier après-midi — l'une était contre les Russes et l'autre pour. Les deux partis étaient fortement excités. Des drapeaux furent arborés et on en vint bientôt à des voies de fait. La confusion était à son comble, lorsque la police arriva et empêcha que l'émeute n'eût des conséquences plus graves.

Londres, 31.—Le correspondant du *Manchester Guardian* dit que l'on ne songe pas du tout, en Angleterre, à acheter l'Égypte; mais que, si la Russie s'oppose à la médiation, lord Beaconsfield en appellera au peuple sur la question de déclarer la guerre pour la défense des intérêts britanniques.

Une dépêche de Bucharest annonce que, pendant le dernier orage, les ponts ont terriblement souffert. Neuf cents chevaux ont péri, dans le voisinage de Sistova, durant la dernière tempête.

La moitié des prisonniers turcs expédiés de Plevna ont péri sur la route de faim et de froid. On n'avait pris aucune mesure pour les apprivoiser et les vêtir. Ceux qui tombaient le long du chemin étaient abandonnés pour y mourir de froid, vu qu'on n'avait aucun moyen pour les transporter, et s'arrêter n'aurait fait qu'augmenter le nombre des victimes.

Londres, 2 janvier.—Il y a eu aujourd'hui une assemblée du Conseil pour prendre en considération la réponse de la Russie à la note de l'Angleterre. Cette dernière puissance ne fait que répéter que si les Turcs désirent un armistice, ils doivent s'adresser au général en chef de l'armée russe.

Londres, 5.—L'Advertiser a appris de bonne source que l'on a reçu une information officielle à Saint-Petersbourg, que les Chinois ont massacré 5,000, hommes, femmes et enfants, dans la ville de Mansas, et commis des atrocités épouvantables.

Londres, 5.—Les bruits de dissentiments dans le cabinet causent une sensation profonde à Londres, et font le sujet de toutes les conversations. Le sentiment populaire est en faveur de lord Beaconsfield, qui, on le sait, veut résister, même en recourant à la guerre, à la détermination de la Russie de régler seule avec la Porte les conditions de la paix. On parle de convoquer une assemblée du peuple à laquelle on approuverait la position prise par lord Beaconsfield, et on parlerait librement sur la question d'Orient. Plusieurs hommes éminents demandent que des réunions publiques soient convoquées dans le but de discuter la question.

On dit que la Russie, avant et depuis la conférence de Constantinople, a essayé, secrètement, et à plusieurs reprises, de négocier des conditions de paix opposées aux intérêts anglais. On dit que la Russie refusera probablement de faire connaître à l'Angleterre ses conditions d'armistice.